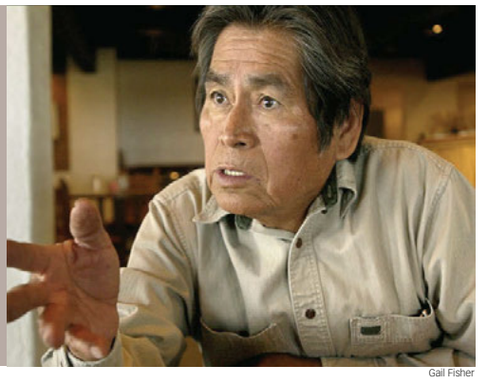
LRD

La fermeture de la mine de Black Mesa, en Arizona, pourrait créer un précédent

Le sens de la spiritualité et la cosmogonie des Indiens d'Amérique les conduisent à vénérer l'eau, la terre et d'autres éléments du monde naturel. Une attitude qui entre en conflit avec la vision utilitariste des ressources naturelles dominante dans la modernité occidentale. Pour lutter contre les dégâts parfois monumentaux que provoque l'essor de l'industrialisation et de l'urbanisation aux Etats-Unis, un mouvement militant associant écologistes « classiques » et spiritualité indienne est peut-être en train de voir le jour dans ce pays.



Gail Fisher

Vernon Masayesva, initiateur de la révolte des Hopis contre la destruction des sources de Black Mesa

La mine de charbon Black Mesa, au nord-est de l'Arizona, dans les territoires des Hopis et des Dinés (Navajos), a été exploitée pendant trente ans. Avec pour seul client la centrale électrique de Mohave, dans le Nevada, à 440 km à l'ouest. Pour transporter le charbon, les exploitants avaient mis au point un procédé resté unique aux Etats-Unis. A la sortie de la mine, le charbon était haché en fines particules, mélangé avec de l'eau puis expédié via un pipeline souterrain.

Bilan : 4,5 milliards de litres d'eau utilisés par an puisés dans l'aquifère navajo. Une source aux quantités et qualités exceptionnelles dans cette région très aride des Etats-Unis. Avant d'être brûlé dans les chaudières de la centrale, le charbon était séché dans d'énormes centrifugeuses. Le courant ainsi produit desservait des Californiens du Sud peu au fait de l'origine de leur fée électricité.

Un discours qui porte

Aujourd'hui, la centrale est fermée. De puissants groupes écologistes tels que le Sierra Club ont porté plainte contre la centrale qui violait les normes sur… la pollution de l'air. Et obtenu gain de cause. Conséquence : la mine a cessé toute activité le 1er janvier 2006. Formellement, c'est donc l'intervention des associations écologistes classiques qui a entraîné la fermeture de la centrale et, par ricochet, de la mine.

Toutefois, la mobilisation des Hopis et des Dinés n'est pas pour rien dans le destin de cette mine. Dans les années 1990, des leaders tribaux se sont aperçu que des ruisseaux et sources sacrés commençaient à se tarir, au point de ne plus leur permettre d'accomplir leurs rituels. Jugeant l'exploitation industrielle de la nappe « irrespectueuse » de l'eau et de ceux qui en dépendent, plusieurs groupes de pression indiens se sont créés pour faire cesser le pompage de l'eau.

> *Créer une nouvelle culture écologique*

La Coalition pour l'eau de Black Mesa est l'une des associations indigènes qui se sont battues pour fermer la mine. Enei Begaye, jeune Dinée, en est sa principale animatrice. « Pour tous les peuples autochtones originaires d'Amérique du Nord, l'eau est un élément sacré, assure-t-elle. Il y a un très grand accord sur la nécessité de protéger l'aquifère dans la réserve. Même les mineurs aujourd'hui au chômage le disent. »

Nouvelle économie, anciennes valeurs

Pourtant, des responsables tribaux ont déploré la fermeture de la mine et négocient pour qu'on la rouvre. Qu'est-ce à dire ? Le matérialisme serait-il désormais tout aussi avancé chez les Indiens que chez les Blancs ? « Le problème est que nous avons changé nos styles de vie et que nous ne savons pas comment les réconcilier avec nos valeurs, explique Enei Begaye.

» Auparavant, on dépendait de la terre, on savait être autosuffisants. Le Gouvernement des Etats-Unis est venu nous dire ce que nous devions faire, quels contrats signer pour exploiter la mine, comment construire nos maisons et installer l'électricité. Maintenant, nous avons tous des factures à payer et devons trouver l'argent quelque part. Mais le fond de nos valeurs traditionnelles, lui, n'a pas changé », soutient la jeune femme.

D'un côté, la fermeture de la mine est une plaie économique pour les tribus. Les taxes que la mine devait payer et les impôts de ses salariés fournissaient 40 % du budget public local. Et les emplois qu'elle offrait étaient les plus rémunérateurs dans une région où le taux de chômage frise la moitié de la population active.

Mais d'un autre côté, fermer la mine offre une occasion en or aux Hopis et aux Dinés de Black Mesa d'en finir avec leur rapport de totale dépendance à l'égard du propriétaire de la mine, Peabody Energy, plus grand producteur mondial de charbon. Associations indiennes et groupes écologistes ont ainsi devisé un ambitieux plan de reconversion de la réserve en producteur d'électricité solaire et éolienne. « La communauté serait propriétaire des installations, qui lui procureraient une source de fonds publics et fourniraient des emplois aux habitants », relève Enei Begaye.

Bien que fermée, la centrale Mohave continue de rapporter de l'argent à son propriétaire, Edison. Selon le système de droits de polluer en vigueur aux Etats-Unis, elle détient des droits de polluer qu'elle peut vendre,

puisqu'elle ne les utilise plus. Cela lui rapporte 40 millions de dollars par an. De quoi financer la reconversion de la réserve dans la production d'électricité solaire et éolienne.

L'autorité de tutelle des fournisseurs privés de services publics de Californie a obligé Edison à mettre de côté les revenus de ses droits de polluer en attendant de décider s'ils doivent les partager avec les tribus de Black Mesa. Enei Begaye voit là un signe que leur plan pourrait marcher.

Créer un précédent

Dans cette affaire, la cause des Indiens hopis et dinés a fait la une des médias de façon très avantageuse. Enei Begaye pense que de nombreux Californiens ont soutenu les démarches pour fermer la centrale Mohave parce qu'ils ont été réceptifs au discours des Indiens sur le caractère secret et sacré de l'eau. « Quand ils ont découvert le désastre, ils ont jugé le prix à payer pour produire cette électricité trop élevé, explique-t-elle.

» L'arrivée d'une génération d'Indiens bien formés capables de défendre les intérêts de leurs communautés vis-à-vis des autorités et des entreprises et de faire passer un message à la société civile états-unienne est en train de faire avancer les mentalités », se réjouit la jeune femme. Titulaire d'un diplôme en géologie et sciences de l'environnement de l'Université de Stanford, cette activiste est évidemment aux premières loges au sein de cette génération.

« Partout, en Alaska, dans le pays Cheyenne dans le Dakota du Sud, des gens cherchent de nouveaux moyens de subsistance en phase avec leurs convictions », affirme celle qui animait auparavant la campagne « L'eau pour la vie » du Réseau indigène pour l'environnement.

Au milieu, la rivière ne coule plus

Cette évolution des mentalités intéresse David Groenfeldt au plus haut point. A Santa Fe, capitale du Nouveau-Mexique, Etat tout aussi aride que l'Arizona sur sa frontière est, il dirige l'Association du bassin du Santa Fe. Son but : ressusciter cette rivière.

Le Santa Fe naît dans le massif des Sangre de Christo, au nord-ouest de la ville éponyme, et se jette en principe 74 kilomètres au sud-est, dans le Rio Grande. En principe, car une série de digues et de réservoirs captent désormais la totalité de son débit pour alimenter la ville de Santa Fe. En avril 2007, la rivière, sèche la majorité du temps, s'est sans surprise vu gratifier du titre peu enviable de « rivière la plus menacée des Etats-Unis » (American Rivers, 2007).

David Groenfeldt pose son diagnostic du mal qui ronge le Santa Fe : le matérialisme excessif de ses riverains. « Au Nouveau-Mexique, la loi considère que l'utilisation de l'eau n'est bénéfique que si elle sert à la production et à la consommation humaines. Elle ne prévoit pas de laisser l'eau s'écouler pour le bien de la rivière elle-même », signale-t-il pour montrer l'aberration à laquelle mène l'attitude purement utilitariste et matérialiste qui règne dans son pays.

Et pourtant, la population est favorable à ce que la rivière s'écoule à nouveau tout au long

L'eau, un bien sacré

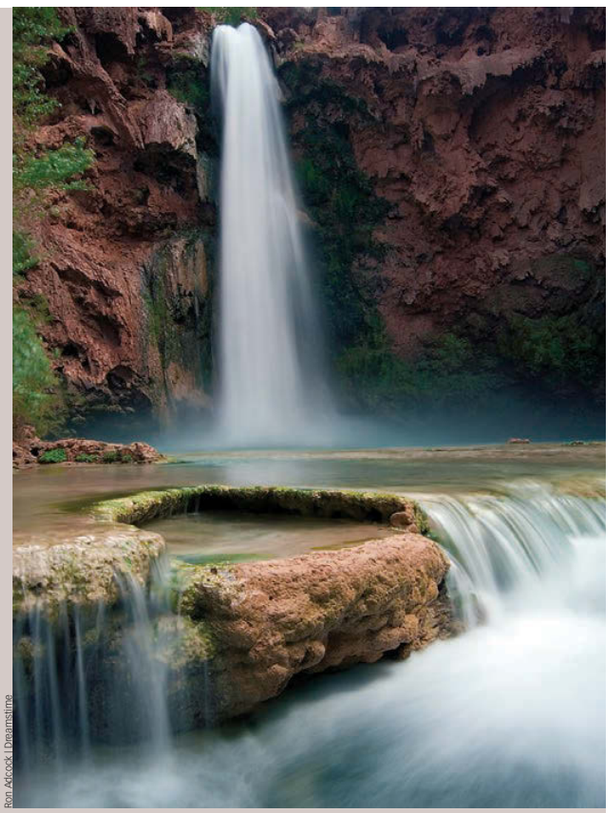
Dans la tradition inca, l'eau est une divinité qui féconde la Pachamama, mère de la Terre, et permet la reproduction de la vie. Les Ladakhis, au nord de l'Inde, pensent que les bons soins apportés à la terre et aux plantes font jaillir et couler l'eau dans les canaux d'irrigation. Si les femmes qui cultivent la terre se portent bien, il en ira de même de la terre et des plantes, et les sources auront assez d'eau.

Pour les Ibesaos, dans les montagnes des Philippines, l'eau est comme un homme qui peut s'en aller s'il est mécontent. Dans cette culture, l'eau n'aimant ni la mort ni les excréments, on ne laisse pas paître les animaux à proximité des sources d'eau et les familles qui transportent leurs morts évitent soigneusement de passer près d'un puits (Boelens et coll., 2006).

Les mythes et les légendes sur l'eau changent d'une culture à l'autre, mais pour tous les peuples indigènes, l'eau est sacrée. La Déclaration des peuples autochtones sur l'eau établie au troisième Forum mondial de l'eau, à Kyoto, en 2003, le dit bien : « Nous reconnaissons, honorons et respectons l'eau comme un élément sacré qui sous-tend toute vie. Nos connaissances, nos lois, nos formes de vie traditionnelles nous enseignent à être responsables, à prendre soin de ce cadeau sacré qui irrigue toute vie. »

Le contraste avec la culture occidentale, qui conçoit l'eau avant tout comme un facteur de production, est donc éclatant. Lorsque l'eau se fait rare, un Occidental prônera son exploitation avec la meilleure efficacité possible, mais sans lui accorder la moindre valeur transcendantale.

LRD



Ron Adcock | Dreamstime

Wolfgang Staudt

Tolka Rover

de l'année. Il est donc possible de multiplier les mesures rationnelles de promotion des économies d'eau dans les foyers et les industries, en faveur de la collecte de l'eau de pluie, d'utiliser des techniques d'irrigation économes en eau, etc. Ce que l'Association du bassin du Santa Fe ne manque pas de faire. Mais sans raison forte qui justifie de maintenir la rivière vivante, son débit cessera dès que de nouveaux développements – lotissements de maisons, usines, etc. – verront le jour.

Déjà en 1995, les écologistes avaient réussi à imposer un programme d'installation de toilettes économes en eau. Résultat : les gains obtenus ont permis d'alimenter de nouveaux lotissements, et non à recouvrer un débit à la rivière.

Source sacrée

La vision des peuples indigènes, pour qui l'eau est une force vive et sacrée, est la clef d'une culture de l'écologie, estime David Groenfeldt. L'écologie ne peut pas seulement reposer sur des raisonnements factuels, juge-t-il, il leur faut une force spirituelle. L'environnement ne générera pas un mouvement de fond tant qu'il ne s'enracinera pas dans une forme de spiritualité naturaliste, tant que des valeurs soulignant le caractère sacré de la nature ne le porteront pas, pense-t-il (Groenfeldt, à paraître).

Certes, la culture occidentale est porteuse de valeurs spirituelles pour l'environnement. « Mais elle apprend à les mettre de côté, à les réprimer, à les cantonner à la sphère intime, à les juger ridicules. Chez les peuples indigènes, ces valeurs sont au contraire parfaitement assumées », explique cet anthropologue de formation. Voilà pourquoi les Indiens détiennent une clef pour contribuer à créer une nouvelle culture écologique dans laquelle la santé des écosystèmes serait une priorité en soi, indépendamment des bénéfices que l'homme peut en retirer.

Pour insuffler de la spiritualité indienne dans son projet de restauration de la rivière Santa Fe, David Groenfeldt a invité la tribu Pueblo locale à s'impliquer. Lors de la conférence de presse qui a lancé son initiative, en avril 2007, son chef est venu parler de la beauté de l'eau.

Reste qu'au-delà de la cosmovision des Pueblos et du regard différent qu'ils portent sur l'eau, les coalitions écologistes-Indiens doivent convaincre qu'elles sont aussi capables d'apporter des réponses concrètes aux défis du monde contemporain. ■

BIBLIOGRAPHIE

American Rivers. *America's most Endangered Rivers of 2007,* Washington, 2007. www.americanrivers.org

Boelens R, Chiba M, Nakashima D (éds). *Water and Indigenous Peoples. Knowledges of Nature 2,* Unesco, Paris, 2006. Disponible sur : www.unesco.org/links

Groenfeldt D. Animism, Economics, and Sustainable Water Development. *Chapitre du livre Deep Blue,* London, Equinox, à paraître.

POUR ALLER PLUS LOIN

www.blackmesawatercoalition.org
www.blackmesatrust.org
www.santafewatershed.org